

Comment transmettre
avec ses propres mots
et reprendre pied dans
son histoire pour ne
pas avoir l'impression
que les autres parlent
à notre place ?

- Aurélie Charon -

Radio live – La relève

TNS Théâtre National de Strasbourg

Saison 23-24

Entretien avec Aurélie Charon

Avant de parler de *Radio live – La relève*, peux-tu parler de la naissance de *Radio live*, qui a été le premier projet sur scène, né de rencontres qui avaient eu lieu pour la radio ?

Avec Caroline Gillet [journaliste, réalisatrice et productrice de radio], nous avons fait des séries documentaires sur la jeunesse. La première, c'était en 2011, nous avions prévu de faire une série sur l'Algérie et la France mais, entretemps, il y a eu le « Printemps arabe » et nous avons décidé de nous concentrer sur la jeunesse algérienne. Nous avons passé un mois sur place pour réaliser *Alger, nouvelle génération* [série documentaire diffusée sur France Inter à l'été 2011]. Il y avait l'envie déjà de construire les choses un peu comme une série fictionnelle : on suit les personnages, qui nous permettent de rencontrer d'autres personnes – famille, amis – et on retrouve des gens d'épisode en épisode.

Ensuite, pendant plusieurs années, nous avons continué en changeant de destinations, en allant

dans plusieurs villes en Europe puis autour de la Méditerranée – Damas, Beyrouth, Tel Aviv, Sarajevo, Istanbul... [*I like Europe* a été diffusé sur France Inter de 2012 à 2014 et *Welcome, nouveau monde* en 2013]. Nous avions 25 ans environ, le même âge que les personnes qu'on allait interviewer, on voulait aller à la rencontre de cette génération des 20-30 ans, donner la parole aux jeunes gens que l'on n'entendait pas ou presque pas sur les grands médias. On entrait dans leur quotidien, leur imaginaire, leur vie. C'étaient des portraits de jeunes femmes et hommes engagés, d'une manière ou d'une autre – certains parce que leurs choix personnels faisaient bouger les lignes dans leur famille ou leur environnement, d'autres étant engagés en politique ou dans la société civile en ayant créé un mouvement, d'autres artistiquement...

Ensuite, je suis partie dans des endroits où les gens sont privés de démocratie, de libertés – Téhéran, Moscou, Gaza, et j'étais aussi retournée à Alger –, voir comment les jeunes gens inventent leurs espaces de liberté [*Underground Democracy* a été diffusé en 2014 sur France Inter].

Dans les séries, on mêlait les paroles recueillies : à l'intérieur d'une même émission, on pouvait entendre Téhéran et Moscou par exemple. Quand j'allais à Téhéran en sachant que ma prochaine

destination était Gaza, je demandais aux jeunes d'Iran : est-ce que vous avez une question pour un jeune de Gaza ? J'essayais de créer des liens de lieu en lieu. Par le montage, on créait un début d'échange, mais cela restait virtuel, c'était frustrant. Très vite, avec Caroline Gillet, on s'est dit : on a des liens avec plein de jeunes gens passionnants, on ne peut pas en rester là. On avait envie de prolonger ces amitiés – on avait le même âge, on passait du temps avec eux, on s'immisçait dans leur intimité, leur famille, on avait des échanges sur des choses importantes, donc des amitiés s'étaient créées – et surtout, on avait envie qu'ils puissent se rencontrer. À l'occasion du Forum 2013 organisé par le journal Libération, on nous a demandé si les séries pouvaient être mises en écoute, via des casques. On a alors proposé de faire venir des personnes des séries pour faire une émission radio en *live*. Amra [Plasto] était venue de Sarajevo, Gal [Hurvitz] de Tel Aviv. Le dispositif était basique : des chaises, un écran derrière pour projeter quelques photos, et l'émission se passait en direct devant un public. C'était génial, elles se rencontraient pour la première fois, on les interrogeait et elles échangeaient leurs récits, partageaient des questions, etc. C'est comme ça que tout a commencé, de façon intuitive. Ensuite, nous avons demandé à Amélie Bonnin d'être sur scène avec nous, c'est une amie avec qui

je travaillais déjà à France Culture [elle dessinait alors en direct l'émission *l'Atelier intérieur*, diffusée de 2011 à 2015], qui est dessinatrice, illustratrice et réalisatrice – elle a eu le César du court-métrage 2023 pour son film *Partir un jour*. Amélie est sur scène, elle dessine et s'occupe des images en direct – tout ce qui est projeté sur écran. Les dessins d'Amélie permettent d'avoir un autre regard, de se projeter dans un imaginaire. Nous sommes beaucoup allées dans des lieux post-conflits ou des endroits en crise, on parle parfois de choses très dures. Mais ces jeunes gens sont dans la vie, dans le mouvement, dans l'action, ont un imaginaire. On voulait que tout cela soit présent. Si on raconte ce qu'ils ont traversé, c'est pour raconter qui ils sont aujourd'hui et les choix qui sont les leurs. Ce n'est pas pour raconter des histoires parfois terribles, mais plutôt pour comprendre d'où vient leur puissance – celle de chacune et chacun. Nous avons aussi sollicité plusieurs musiciennes ou musiciens, qui viennent en alternance faire un live musical. *Radio live* est donc né en 2014, une émission de radio en trois dimensions, uniquement pour la scène, pour le public face à nous. Très rarement cette expérience est diffusée sur des antennes. Dans chacune d'elle, on faisait se croiser deux ou trois personnes rencontrées lors des séries documentaires radio,

« Nous voulions faire entendre ces voix-là et contrebalancer un peu une fiction médiatico-politique disant que tout allait mal, que les gens étaient comme en dépression et qu'il ne se passait rien. »

avec, pour chaque représentation des associations de gens différentes : à chaque fois, c'est une nouvelle rencontre.

Le projet se prolonge aujourd'hui avec *Radio live - La relève*. Tu es en scène avec les gens que tu interviewes et Amélie Bonnin, qui dessine et projette les images. Comment êtes-vous allées plus loin toutes les deux avec l'idée de « relève » ?

Celles et ceux qui sont sur scène pour raconter leur histoire avaient entre 20 et 30 ans lors de nos premières rencontres, il y avait l'idée d'une génération qui avait à construire un « demain ». On parlait beaucoup de transmission, d'héritage, de mémoire et surtout des générations précédentes. Dans *Radio live*, on diffusait des matériaux sonores – des extraits de nos premières rencontres – on projetait des images filmées par eux, avec leurs téléphones – leurs parents, ce qu'ils voyaient de leur fenêtre, etc. Parfois, on appelait des gens en direct, en vidéo, et c'était formidable de voir soudain leurs visages, d'entendre leurs voix, leurs imaginaires et points de vue, qui étaient forcément très différents.

Depuis deux ans, avec *La relève*, nous avons eu envie d'avoir davantage de matière filmée. On s'est dit : il y a les générations d'avant, que

nous allons rencontrer, mais aussi, à présent, les plus jeunes, puisque les personnes qu'on connaît ont maintenant plus de 30 ans. Il y a celles et ceux qui ont 15-20 ans aujourd'hui. On voulait filmer plusieurs générations, les plus vieux comme les plus jeunes qui entourent celles et ceux qui sont sur scène, pour avoir une richesse de points de vue et d'histoires. De fait, on aborde les questions de générations, de transmission, de manière élargie, plus complexe.

Amélie et moi sommes reparties sur certains lieux de vie de personnes, pour tourner des images, et on continue de le faire – en mai 2023, en Inde chez Sumeet [Samos] et en septembre, chez Gal, en Israël, pour filmer autour d'eux d'autres visages et histoires.

Donc, dans *La relève*, il est aussi question des nouvelles générations.

Au tout début, comment choisissiez-vous les gens à aller rencontrer et interviewer ?

Il y a celles et ceux qui avaient participé aux séries documentaires radiophoniques. Ensuite, quand nous avons commencé *Radio live*, nous avons continué à voyager en pensant spécifiquement à ce projet sur scène, pour élargir la communauté et les récits. Nous avons été aidées par l'Institut français

pour partir dans plusieurs pays, notamment en Afrique – au Sénégal, au Rwanda, en Afrique du Sud – et en Inde, dans plusieurs villes.

C'est toujours difficile de répondre à cette question car, que ce soit pour la radio ou pour ce projet, il y a énormément de façons de trouver les gens. Avant de partir, on passe de nombreux appels, et c'est souvent par ricochet que l'on trouve les personnes dont on fait les portraits. Ça peut être quelqu'un qui nous dit : « Ma voisine a un fils qui a une copine qui est super, elle fait ceci ou cela... ». Souvent, le plus difficile est de trouver ces personnes-relais – des gens qui comprennent le projet et ce qu'on cherche à faire – pour ne pas rester dans notre cercle, aller bien au-delà. C'est compliqué car en même temps, on ne dit jamais « je cherche tel type de personne », le but étant justement de trouver des jeunes gens auxquels on n'a jamais pensé. Si on précise trop, on trouvera un profil ressemblant à notre description, mais ce sera quelqu'un de déjà bien identifié et peut-être habitué à prendre la parole.

Bien sûr, on cherche des gens qui ont en commun d'être engagés, de se poser des questions sur la société, sur leur place, leurs actions et qui cherchent à faire bouger les lignes. Mais il n'y a pas de formule, c'est différent pour chacun et chacune. On a toujours des rendez-vous quand on arrive dans un endroit, mais sur place, on continue à chercher

des gens. On cherche aussi des histoires car c'est du documentaire, on cherche des gens que l'on n'a pas beaucoup entendus et qui ont une spontanéité. Ce n'est pas un débat; certaines personnes ont des messages à délivrer, c'est intéressant, mais c'est un autre espace. Les gens de la communauté *Radio live* sont des activistes mais on ne cherche pas des militants qui auraient un langage déjà prêt, qu'on aurait déjà entendu. Parfois aussi, il y a des réticences envers les journalistes et les médias nationaux, il faut réussir à convaincre les personnes de nous rencontrer et nous parler.

Quand on avait 20-25 ans, on voyait beaucoup d'images d'une génération un peu résignée, un peu perdue – avec cette impression qu'on arrivait «trop tard» –, ça nous agaçait et surtout, ça ne reflétait pas ce qu'on voyait autour de nous. Beaucoup de gens agissent à plein d'endroits mais n'envoient pas un communiqué de presse dès qu'ils créent quelque chose. Nous voulions faire entendre ces voix-là et contrebalancer un peu une fiction médiatico-politique disant que tout allait mal, que les gens étaient comme en dépression et qu'il ne se passait rien. Il se passe énormément de choses, mais souvent à des échelles plus locales.

Quand j'ai fait une série sur les jeunes en France [*Une série française*, diffusée en 2015 sur France Inter puis *Jeunesse 2016*, diffusée sur France

Culture], on m'a dit, de manière plutôt bienveillante et positive d'ailleurs : «Ils sont incroyables tous ces jeunes, ils sont intelligents, ils ont plein de trucs à dire! Comment est-ce que tu les as trouvés?» Évidemment, c'était un gros travail, mais j'avais envie de répondre qu'il suffit d'ouvrir les yeux, il y a quand même des jeunes hyper intéressants partout! Ce n'est pas toujours simple de trouver des gens qui savent raconter des choses pour la radio, mais, de fait, ils existent, et il y en a plein d'autres. À l'étranger, les relais sont essentiels. Quand on arrive à Johannesburg ou Bombay, on a moins de réseaux, et parfois il faut des interprètes...

En résumé, trouver ces personnes, c'est beaucoup de temps, de travail et parfois beaucoup de chance aussi.

Tu parles d'interprètes, y a-t-il parfois des personnes sur le plateau qui ne parlent pas français et sont accompagnées de quelqu'un pour la traduction?

Avec l'Institut français, nous sommes allés jouer dans de nombreuses villes à l'étranger. Au Maroc, une jeune fille ne parlait que darija, le dialecte marocain, et on avait vraiment envie qu'elle soit présente; Amir qui participait et qui vient de Gaza avait traduit pour nous. Mais, la majorité du temps, les gens parlent aussi l'anglais – c'est toujours

mieux pour moi de pouvoir leur parler en direct. Quand nous avons fait *Radio live - La relève* à Chaillot - Théâtre national de la Danse [Pendant deux jours, en avril 2023, dans le cadre de «Chaillot Expérience #6», Aurélie Charon et Amélie Bonnin ont organisé des représentations, des plateaux radio, des ateliers de danse, des performances, projections, etc.], il y avait Ines [Tanovic], qui vient de Sarajevo, Sofia et Liza [Kovalova] qui viennent d'Ukraine. Elles parlaient anglais et je traduais dans le flux de la discussion. Comme c'est de la parole directe, il est évidemment impossible d'avoir des sous-titres. Et quand on a fait des représentations à l'étranger, tout se faisait en anglais - par exemple en Inde ou en Afrique du Sud.

Quand vous tournez, ce sont les mêmes personnes qui se retrouvent de ville en ville ou y a-t-il des changements ?

Ils ont tous des vies qui bougent beaucoup, des métiers, donc cela varie en fonction de leurs disponibilités. Pour *Radio live*, une cinquantaine de personnes sont venues raconter leur histoire sur scène. Mais pour *La relève*, un petit noyau dur s'est constitué, qui nous suit et participe à la plupart des représentations. Ce sont aussi les personnes pour lesquelles nous avons le plus de matière en

« Il y a des choses compliquées et les personnes ne sont pas toujours d'accord entre elles. Mais elles ont en commun la curiosité, la générosité, et l'envie de se parler. »

images, puisque nous sommes retournées filmer chez elles.

Et il y a toujours des nouvelles personnes, comme justement Sofia et Liza dont je parlais, qui sont ukrainiennes et ont rejoint la communauté en 2023...

Sais-tu si des liens d'amitié se sont créés au fil du temps ?

Oui, beaucoup. Au-delà du spectacle, c'est un peu un projet de vie, qui tient par les amitiés, le fait qu'ils et elles soient aussi très complices. Ils ont envie de nous retrouver, mais aussi de se retrouver. Au-delà de nous, ils sont amis, se voient, ont déjà fait des choses ensemble ; Gal a rendu visite à Ines à Sarajevo... C'est ce qui est très fort : ils ont à la fois très envie de se retrouver et sont aussi avides de rencontrer de nouvelles personnes. C'est un collectif avec un noyau dur mais qui bouge tout le temps, qui s'élargit. Sans cet intérêt et ce désir d'échanger, le projet n'aurait plus lieu de continuer. Il y a des gens que l'on a rencontrés il y a dix ans, et d'autres, il y a quelques mois.

Toutes et tous sont impliqués dans l'histoire qu'on vit ensemble. Mais il faut préciser une chose très importante : on parle de collectif, de communauté, mais il s'agit de gens qui ne se ressemblent pas. Ils viennent de cultures différentes, ont des

religions différentes. L'idée n'est évidemment pas de se dire : on se ressemble, on est tous pareils, tous amis... Au contraire, on se dit : on ne se ressemble pas, ce n'est pas grave, qu'est-ce qu'on peut partager, échanger ?

Tout n'est pas toujours simple. Il y a eu, parfois, des frictions. Mais la scène est quand même un endroit préservé. Une fois, on a fait un *Radio live* avec Gal, qui vient de Tel Aviv, et Amir [Hassan], qui vient de Gaza. Ils n'auraient jamais accepté de faire une émission de radio ensemble. Cela aurait pu mettre Amir en danger, car toute sa famille est à Gaza et on aurait pu l'accuser d'être un « traître » s'il participe à une émission avec une israélienne. On a pu les réunir sur scène justement parce qu'on n'avait pas posté d'annonce sur les réseaux. On ne l'a fait qu'une fois, mais pour nous, pour eux et pour le public, c'était un moment inédit et fort. Gal habite à 30 minutes de Gaza mais elle n'y est jamais allée, c'est impossible, et elle vit près de Jaffa où était la maison de la grand-mère d'Amir, maison qu'il ne verra jamais.

Il y a des choses compliquées et les personnes ne sont pas toujours d'accord entre elles. Mais elles ont en commun la curiosité, la générosité, et l'envie de se parler. Gal et Amir ne se sont pas tombés dans les bras pour autant. Mais c'était beau ce moment où ils étaient rassemblés, se sont parlés.

Ce projet permet aussi de créer des rencontres qui n'auraient pas pu avoir lieu autrement. C'est ce qu'on veut : créer des rencontres inattendues. J'ai envie de partager la chance que j'ai : mon meilleur ami est gazaoui, Ines est aussi une de mes meilleures amies. C'est grâce à mon métier. Je n'aurais jamais pu imaginer que les gens importants dans ma vie seraient ces gens-là si je n'avais pas eu la chance de voyager, de faire ce métier. Souvent, ce sont les rencontres qui n'auraient pas pu ou pas dû avoir lieu qui changent la vie.

Mais rien n'est jamais gagné. Nous étions parties à Dakar avec un jeune syrien qui a fait la révolution, qui était sur les listes noires du régime et qui a dû quitter le pays. Un jeune cinéaste sénégalais était dans le projet aussi. Le jeune syrien est homosexuel et il le dit parfois sur scène parce que c'est important dans son histoire : en Syrie, il n'avait même pas idée que l'on puisse dire ce mot. Là, on lui avait dit : tu fais comme tu veux, mais on est au Sénégal et on ne sait pas qui sont les gens dans le public. On s'était donc plutôt dit qu'on n'en parlerait pas et, comme ce sont des discussions vivantes, il l'a quand même dit. Et ça s'est bien passé. Mais à la fin de la soirée, il est venu me dire que le jeune cinéaste ne lui adressait plus la parole.

Alors, oui, ce n'est pas toujours simple. Mais dans le noyau dur ce sont des gens qui, même s'ils ne sont pas d'accord, ne se ressemblent pas et ont des visions différentes, sont capables de s'écouter, de changer d'avis, qui ont la générosité de partager leur histoire et d'écouter celle des autres. Ce sont des gens qui, malgré des histoires parfois dures, ne sont pas dans la haine. Sinon, ce ne serait pas possible. C'est le point commun à toutes et tous. Il y a de nombreuses personnes que l'on a rencontrées pour les séries radio, que l'on n'invitera jamais sur scène. Pour la radio, comme c'était du documentaire enregistré, on avait envie d'entendre des voix très différentes. À Gaza, j'ai rencontré une jeune fille du Hamas, à Beyrouth, un jeune garçon qui faisait partie du Hezbollah... Nous les avons enregistrés avec respect puisqu'on les rencontrait pour essayer de comprendre ce qu'ils pensaient. C'était intéressant d'entendre leur point de vue, même si on partage peu de choses et qu'on n'était pas d'accord. Mais nous ne sommes pas restés amis et nous ne les avons pas fait venir sur le *Radio live*, parce que ça n'aurait pas de sens dans ce projet. C'est important de préciser que tout n'est pas gagné. Ce n'est pas : on vient de partout dans le monde et on s'adore. C'est en partie vrai, mais ça se travaille, les relations, les compréhensions des uns et des autres.

« C'est important de préciser que tout n'est pas gagné. Ce n'est pas : on vient de partout dans le monde et on s'adore. C'est en partie vrai, mais ça se travaille, les relations, les compréhensions des uns et des autres. »

Rien de ce qui est dit n'est écrit. Comment préparez-vous les *Radio live* et comment réussissez-vous à garder la spontanéité au fil du temps ?

On aurait pu, à un moment, écrire des choses, fixer certaines paroles – c'est tentant parfois, quand il y a des moments très beaux de se dire qu'on va essayer de les reproduire. Mais on tient avant tout à garder le vivant du moment, de la discussion, de l'échange.

En amont, il y a un gros travail de préparation entre Amélie et moi. Comme pour une émission de radio, on a un conducteur. Mais les choses bougent, on se parle en cours de *Radio live*. En gros, on a des outils, des vidéos, des sons, et on décide en fonction de ce qui se passe de ne pas diffuser telle chose ou de diffuser telle autre. C'est ce qui nous intéresse. Ce sont les mêmes récits mais – pour elles et eux comme pour nous – ce n'est jamais la même chose. Et le principe des récits croisés va dans ce sens : ce n'est pas la même personne en face, donc ils ne racontent pas la même chose de leur histoire parce que, dans le dialogue, des résonances nouvelles se créent.

Par exemple, nous avons fait beaucoup de *Radio live* avec Amir, qui vient de Gaza, et qui est devenu un ami proche. Souvent, Amir raconte de nouvelles choses, de nouvelles anecdotes, de nouveaux

moments de sa vie qu'il n'a jamais racontés auparavant. À chaque fois, ça m'épate, parce qu'on s'est tellement parlés ! Pour lui comme pour nous, c'est génial.

De mon côté, si dans le fil de la discussion j'ai envie de poser une question que je n'ai jamais posée avant, je le fais.

Évidemment, ce sont eux et elles qui nous donnent de la matière avant et on connaît leur histoire. Et, bien sûr, s'il y a des choses dont ils ne veulent pas parler, on ne les aborde pas.

Et les récits évoluent au fil des années : leurs vies bougent, il y a parfois des choses dont ils ont moins envie de parler, ou d'autres qui surviennent. Beaucoup d'événements arrivent dans une vie – mariage, divorce, décès, rencontre essentielle – qui font qu'on ne raconte pas son histoire de la même façon. C'est passionnant, de suivre les gens sur des années. Et on n'a pas la même façon de se raconter quand on a 20 ou 30 ans. Pour certaines et certains, on a des archives sur les dix dernières années de leur vie, c'est énorme. Parfois, des enfants sont nés...

C'est intéressant, avec *La relève*, d'aller voir les plus jeunes, même parfois âgés de 10 ou 15 ans. C'est toujours un moment fort dans la vie, quand on se rend compte qu'une autre génération arrive. On était de la « jeune génération », et ce

n'est plus vraiment le cas, ça remet les choses en perspectives, ça fait bouger.

Au TNS, on va faire huit *Radio-live – La relève*, ce qui est assez exceptionnel. C'est la première fois qu'on fait une aussi longue série. Mais il y a plusieurs personnes qui vont se relayer, ce ne sera jamais les mêmes histoires. On ne joue jamais longtemps, pour des raisons pratiques d'abord : comme ils ont tous des vies, des métiers, on ne peut pas jouer trois semaines – moi aussi je suis à la radio chaque semaine. Mais surtout, il faut que ça reste vivant, il y a un juste équilibre du nombre de représentations dans l'année. On ne pourrait pas jouer cinquante fois par an ! Il faut que ça garde un caractère exceptionnel. Chaque rencontre est un moment important, on y tient.

Est-ce que c'est la personne dont le portrait est fait qui choisit celles et ceux qui seront à l'image dans *Radio live – La relève* ?

Pas forcément, on en discute ensemble. Et il y a des hasards. Par exemple, on était chez la mère de Yannick [Kamanzi], au Rwanda, et ce jour-là Sam, son petit cousin, était présent. On avait été invitées à un déjeuner de famille et Sam nous tournait autour, il avait envie de parler. On lui a demandé : tu veux qu'on te filme ? Et il a tout de suite dit oui.

Des séquences se font de manière très spontanée, comme ça.

Pour Ines, de Sarajevo, qui a vécu la guerre d'ex-Yougoslavie, on voulait rencontrer une jeune personne qui soit née après la guerre. On lui a demandé : est-ce que tu penses à quelqu'un ? Ines a créé un lieu d'accueil pour les réfugiés à Sarajavo et elle nous a parlé de Nina, une jeune bénévole de 23 ans – une dizaine d'années de moins qu'Ines – et qui est Serbe, de Srebrenica. Ines, elle, est Croate et Bosnienne. On a contacté Nina, et on a pu lui parler. C'est passionnant, parce qu'elle a un tout autre rapport à l'Histoire.

C'est bien quand il y a un lien. Il peut être familial – comme c'est le cas avec le petit cousin –, mais pas forcément : Ines et Nina travaillent ensemble. Hala [Rajab] vient de Syrie, mais vit maintenant en France. On a demandé à une de ses amies d'aller filmer sa mère qui vit toujours en Syrie. Et on a filmé ses sœurs qui sont à Lyon. Elles sont trois sœurs et elles n'ont pas du tout vécu la guerre et l'exil de la même façon.

On écrit leur histoire ensemble. Après, c'est nous – Amélie et moi – qui la mettons en forme. On crée un cadre pour accueillir les récits. C'est bien aussi pour eux quand ils sont surpris, on peut ajouter des choses de temps en temps.

Sur le plateau, il y a deux écrans – l'un très grand et l'autre davantage aux dimensions d'une télévision. Chacun a-t-il un rôle dramaturgique défini ?

Le grand écran sert à diffuser les entretiens filmés, les dessins. Le moniteur vient en contrepoint de ce qui existe au plateau, avec parfois des paysages que l'on ne commente pas forcément, ou, au contraire, pour contextualiser – si on parle d'une époque, on peut y voir une émission qui passait à la télé dans les années en question. On avait envie, sur le moniteur, que des choses soient plus de l'ordre de la mémoire, presque du hors-champ, pour ne pas toujours être dans un rapport frontal avec l'immense écran.

Connais-tu au préalable les questions qui vont s'échanger sur le plateau à la toute fin ?

Pas forcément. Parfois oui parce qu'on en parle un peu avant et parfois non. Et même quand je le sais à peu près, je ne sais pas comment ils vont formuler leurs questions. Rien n'est écrit. Dernièrement, il y avait Ines de Sarajevo et Yannick de Kigali sur le plateau, et c'est Oksana [Leula], qui vient d'Ukraine, qui leur a posé une question. Je savais qu'elle voulait leur demander comment on fait pour pardonner. Elle vit une guerre et elle est vraiment sur le front car elle est fixeuse pour des

journalistes [elle accompagne des journalistes sur le front et les met en contact avec des personnes pour organiser des interviews ou reportages], elle est dans les pires endroits. Je savais qu'elle voulait poser une question sur la réconciliation, le pardon, comment échapper à la haine. Pour elle, c'est dur d'imaginer cela parce que c'est brûlant. Mais je ne savais pas comment elle allait le formuler. Chacune et chacun le fait avec ses mots du moment.

Au TNB, nous avons fait une rencontre avec Patrick Boucheron et certains jeunes du collectif, dont Yannick et Ines, autour de la thématique de son livre *Comment se révolter?* [publié par les éditions Fayard en 2016, Patrick Boucheron est un historien né en 1965, il est chercheur associé au Théâtre national de Bretagne depuis 2017]. Il avait souligné le fait qu'ils s'encouragent. Et c'est vrai. Ils vivent parfois dans des pays en crise, qui ne donnent pas beaucoup d'espoir. Et quand c'est plus dur pour quelqu'un, ils s'encouragent. Et, même si les contextes sont différents, ils s'inspirent les uns des autres.

Peux-tu parler du travail de transmission qui existe autour du projet ?

On fait des ateliers radio avec des jeunes lycéens, autour du récit. On leur explique ce qu'on fait, pourquoi la diversité des récits est importante. Il y a

« La radio permet de camoufler des choses et, en même temps, avec les voix, d'être très proche de la vérité des gens. »

tout le travail sur la manière de se réapproprier son histoire, ne pas se laisser raconter par d'autres. On avait envie de transmettre des outils aux jeunes. Des outils, ils en ont plein et se racontent avec les « stories » sur les réseaux sociaux. Mais comment, en dehors d'instantanés, réfléchir à mettre en forme un récit ? Comment transmettre avec ses propres mots et reprendre pied dans son histoire pour ne pas avoir l'impression que les autres parlent à notre place ? C'est une partie du projet qui est aussi importante pour nous et que Caroline Gillet et moi avons initiée.

On leur proposait de s'enregistrer et d'aller aussi interroger leurs parents, grands-parents, sœurs ou frères, voisins, etc. Souvent, ça commençait par « moi, je ne suis pas intéressant, je n'ai rien à dire » et, à la fin de l'atelier, c'était assez bouleversant, ils avaient réalisé que ça intéresse les autres quand ils parlent et quand ils racontent leurs histoires. Et ça leur fait se poser des questions : ils découvrent, pour la plupart, où leurs parents sont nés, et leurs grands-parents. Ils posent des questions que l'on n'aborde pas dans le quotidien des vies. Ils découvraient des pans entiers des vies de leurs proches. Il y en a qui réalisaient soudain que leurs parents étaient nés dans un autre pays. D'autres, dont les parents ne parlaient pas français, étaient les seuls à pouvoir traduire leurs paroles, c'était aussi valorisant.

Et c'est formidable parce que des gens de la communauté *Radio live* prolongent ce geste aujourd'hui. Yannick et Hala sont très impliqués dans ces ateliers. Yannick, qui est danseur et chorégraphe, fait des ateliers autour du récit et du corps. Hala, qui est cinéaste, a fait des films avec les élèves – toujours autour du récit et du témoignage. C'est aussi une partie importante : la transmission. En 2015 et 2016, à la Maison des métallos, nous faisons des *Radio live* tous les deux mois. Une classe était associée à chaque représentation, les élèves faisaient des enregistrements sur le thème de la soirée et ils venaient sur scène faire entendre leurs sons. Nous avons aussi fait des ateliers au centre pénitentiaire pour femmes de Rennes ; on avait fait venir Amir de Gaza, pour qu'il raconte son histoire. À Chaillot, il y avait de nombreux ateliers et le film qu'Hala a réalisé avec des adolescents en Martinique était projeté. Ensuite, les élèves de Martinique sont venus à Paris pour faire un atelier avec Gal et Yannick... C'est une belle chose que des gens du collectif participent aussi de cette manière à la vie du projet.

Je vais te poser une question qui va te ramener longtemps en arrière : qu'est-ce qui t'a donné envie de faire de la radio ?

J'ai fait Sciences Po, le premier cycle puis l'école de journalisme [master de journalisme de l'Institut d'études politiques de Paris] et en parallèle, une Licence d'Arts du spectacle à Paris 3. J'avais aussi fait un échange en allant étudier à New York pendant un an. Dans les facs à New York, on n'est pas lié à un département, on a la possibilité de mélanger plein de disciplines. J'ai pu suivre des cours de documentaire, de *performing arts*... Tout tournait autour des récits, des histoires...

Mais c'est à l'école de journalisme que j'ai vraiment découvert la radio. Il y a quelque chose dans la voix, dans l'oralité. Quand on écrit pour la radio, on dit : « je vais le mettre dans ma voix », ça veut dire l'écrire et le parler à ma façon. J'avais l'impression que je pouvais raconter quelque chose « dans ma voix », le micro me portait, je sentais qu'il y avait une intimité et une infinité de possibilités à la radio. J'ai beaucoup aimé ce rapport à la voix et au récit. Ensuite, en ce qui concerne les documentaires, les reportages, c'est un média génial, tellement souple. On part avec un tout petit micro, pas plus grand qu'un téléphone. On peut se glisser dans les salons, les voitures, les cuisines ; on dit aux gens qu'on déclenche l'enregistreur et ensuite, ils l'oublient. Cela permet d'être très proche de la vie, on est avec les gens, presque sans intermédiaire. Faire de l'image – on l'a vu quand on a tourné pour

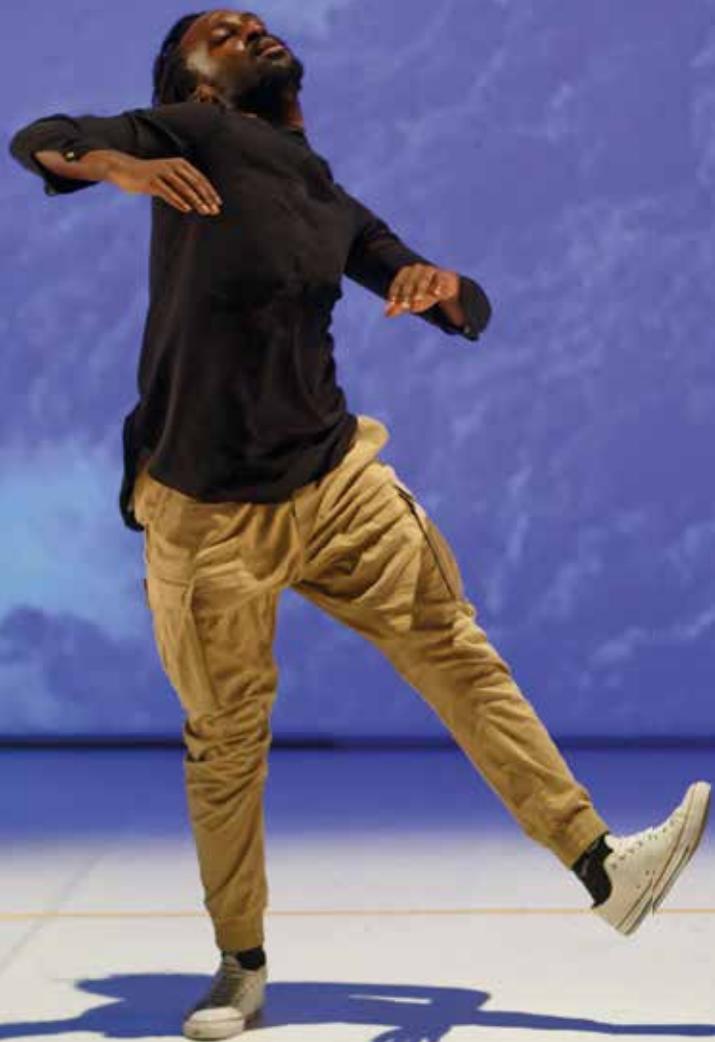
La relève – c'est génial aussi car ça permet d'avoir des gros plans, des visages, les yeux, mais c'est plus imposant, la caméra, la lumière. Là, on a pu le faire parce que nous avions la complicité et la confiance des personnes.

La radio m'a tout de suite plu pour son caractère organique et fluide. De retour chez moi, je peux monter les sons. C'est un métier qui reste techniquement accessible, on peut très vite essayer des choses.

J'aimais beaucoup écrire, mais c'est tellement fort, la puissance des voix, la puissance de suggestion des voix, des sons. Et quand on est parties dans certains endroits comme en Iran, on pouvait changer les prénoms parfois pour protéger des gens, ne pas les mettre en danger. À l'image, on est obligé de flouter, rendre invisible. La radio permet de camoufler des choses et, en même temps, avec les voix, d'être très proche de la vérité des gens.

Aurélie Charon

Entretien réalisé par Fanny Mentré,
collaboratrice littéraire et artistique au TNS,
le 20 avril 2023







Production Mathilde Gamon – radio live production

Coproduction Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre du programme New Settings

Radio live – La relève a bénéficié d'une aide à la diffusion de la Région Île-de-France

Spectacle créé le 5 septembre 2021 au Théâtre de la Ville de Paris - Espace Cardin.

Tournée Lyon, Théâtre de la Croix-Rousse, les 5 et 6 décembre | Montbéliard, MA - Scène nationale, le 16 janvier 2024 | Reims, La Comédie - Centre dramatique national, dans le cadre de FARaway, le 8 février | Sartrouville - Théâtre de Sartrouville et des Yvelines - Centre dramatique national, les 21 et 22 mars | Paris, Chaillot - théâtre national de la danse, du 24 au 27 avril

Théâtre National de Strasbourg | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184
67005 Strasbourg cedex | tns.fr | 03 88 24 88 00

Directrice de la publication : Caroline Guiela Nguyen | Entretien : Fanny Mentré
Réalisation du programme : Cédric Baudu, Suzy Boulmedais et Antoine Vieillard
Graphisme : Antoine van Waesberge | Photographies : Thibault de Chateaueuvieu, Lou Rambert Preiss, Hervé Veronèse

Licences N° : L-11-21-012171 | Imprimé par Ott Imprimeurs, Wasselonne, octobre 2023



Partagez vos émotions et réflexions
sur *Radio live – La relève* sur les réseaux sociaux :

#RadioLiveLaReleve

Radio live – La relève

7 | 18 novembre

Hall Grüber

Conception, création image
et écriture scénique

Amélie Bonnin
Aurélié Charon

Avec (en alternance)

Martin France
Amir Hassan
Gal Hurvitz
Yannick Kamanzi
Liza Kovalova
Oksana Leuta
Hala Rajab
Sumeet Samos
Ines Tanovic

et les musiciennes (en alternance)

Dom la Nena
Emma Prat

Images en direct (en alternance)

Amélie Bonnin
Gala Vanson

Lumière et régie générale

Thomas Cottereau

Son et vidéo

Olivier Fauvel

Images réalisées avec

Thibault de
Chateauevieux

Montage vidéo

Céline Ducreux
Mohamed Mouaki
Philippine Merolle

Scénographie

Alix Boillot

Rencontres issues des séries
radiophoniques et des voyages

Aurélié Charon
Caroline Gillet

Équipe technique du TNS : Régie générale Charles Ganzer | Régie plateau
Fabrice Henches | Régie lumière Jean-Laurent Napiwocka | Électricien Pierre
Peninou | Régie son Sébastien Lefèvre | Régie vidéo Robin Gontier

spectacles à venir

Le Voyage dans l'Est

CRÉATION AU TNS

Christine Angot | Stanislas Nordey

28 nov | 8 déc | Salle Koltès

Il Tartufo

EN ITALIEN SURTITRÉ

Molière | Jean Bellorini

12 | 16 déc | Salle Koltès

Évangile de la nature

CRÉATION AU TNS

Lucrèce | Christophe Perton

13 | 21 déc | Salle Gignoux

et aussi...

Christine Angot lue par Laure Murat

Discussion littéraire entre Christine Angot
et Laure Murat, autrice et historienne,
à l'occasion de la création du *Voyage dans l'Est*

Mercredi 29 nov | Bibliothèque nationale
Universitaire de Strasbourg | 12 h 30

Entrée libre sur réservation | 03 88 24 88 00 | tns.fr

TNS Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 00 | tns.fr | #tns2324